

T E M O I G N A G E

La soif des retrouvailles

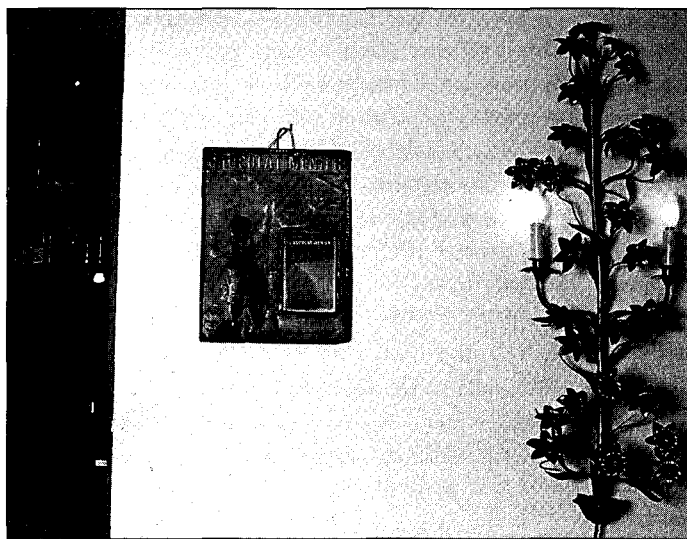
Rached SFAR

“Où vas-tu cet été ? T’as prévu quoi ?”. En tant que travailleur étranger, ces questions ne se posent jamais pour moi, la réponse étant presque évidente : “à mon pays d’origine bien sûr !”

Quelques jours avant le jour “J”, la tension monte, les nuits blanches commencent. Les images du pays, de la famille et des êtres chers défilent. Le rythme cardiaque s’accélère comme pour un rendez-vous amoureux après 11 mois de séparation ou plutôt d’éloignement.

Au moment du retour, le cœur bondit quand la terre natale commence à s’approcher et qu’on sent qu’on va la toucher. Avec l’atterrissage de l’avion, la respiration diminue. Les premiers paysages que nos yeux croisent nous rassurent. Et c’est les larmes dissimulées sous les paupières.

A travers la foule, on se sent attendu. On les imagine tous là, tous les membres de la famille. Quand on les repère parmi les centaines de personnes qui attendent le retour d’un absent qui leur est cher, on se sent très léger (malgré les bagages à la main), et on accourt en palpitant. Avec les retrouvailles, un tourment divin et des larmes chaudes. La discussion n’est qu’une pluie



de questions sur la santé de ceux qui sont là, et ceux qui n’étaient pas au rendez-vous. Les changements physiques de certains nous font prendre conscience de la fuite du temps et de la durée de notre absence (les cheveux blancs, les petits neveux qui ont grandi...).

Les premiers jours sont consacrés à la famille. En effet, les dates des vacances sont communiquées très tôt afin que chaque membre de la famille prenne les dispositions nécessaires pour “se libérer”.

Comme un assoiffé qui cherche à se désaltérer au bord d’un puits, c’est auprès de la famille que l’on vient se ressourcer, affirmer qu’on est “d’ici”, et oublier un moment qu’on est de “là-bas”, bien qu’il y ait souvent quelqu’un pour nous le rappeler : “alors

le français, comment va la France ?”...

Nous voilà ensuite errant partout dans les rues et les lieux de rassemblements de la ville, ou plongeant dans la foule, au marché, avec ses voix, ses langages et ses regards dans les nôtres confondus, essayant d’identifier des visages, cherchant de vieilles connaissances, découvrant les nouvelles générations et reconstituant des bribes de souvenirs d’enfance et de jeunesse qui ne sont jamais perdus mais simplement engloutis dans la mémoire. Il suffit d’une image, d’un mot lancé comme une pierre dans les profondeurs d’un lac pour que, des rives les plus obscures, surgissent des souvenirs qui nous font revivre tout entier. On se souvient alors, comme d’un

rêve, de certains beaux lieux toujours amis, où des odeurs étaient nées pour nous imprégner du parfum du pays. Tout cela était plus qu’une vie, c’était tout un monde qui, loin de nous, nous manque et ne s’effacera jamais.

Le retour ou plutôt le départ pour le pays d’accueil se passe aussi dans la douleur. Au jour du départ, les vacances ne sont plus qu’un instant fugitif mais qui ne peut jamais être arraché à la mémoire. Les larmes qui coulent au moment de l’adieu nous sont très chères. Elles soulèvent un cœur qui porte une cicatrice toujours prête à s’ouvrir. Retrouver ses racines ou les quitter pour une longue période, sont tous deux des moments douloureux que l’immigré est condamné à surmonter avec, comme consolation, le souvenir heureux qu’il emporte avec lui.

Les vacances au pays d’origine, à mon sens, ne sont pas un temps libre à remplir en consommant du loisir, mais un temps libéré pour chercher une harmonie entre la réalité sociale et culturelle du pays où l’on vit, et celle du pays d’où l’on vient. C’est un pèlerinage dans la vie intérieure à la recherche d’un équilibre affectif pour vivre pleinement son identité. ■